



HAL
open science

Comment j'ai découvert l'analyse des réseaux et pourquoi j'ai trouvé ça cool

Michel Grossetti, Manon Pradère

► To cite this version:

Michel Grossetti, Manon Pradère. Comment j'ai découvert l'analyse des réseaux et pourquoi j'ai trouvé ça cool. 2024. hal-04722010

HAL Id: hal-04722010

<https://hal.inrae.fr/hal-04722010v1>

Preprint submitted on 4 Oct 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

« Comment j'ai découvert l'analyse des réseaux et pourquoi j'ai trouvé ça *cool* »

Retranscription de la keynote de Michel Grossetti lors de la troisième édition de Frognet

Michel Grossetti¹, Manon Pradère²

1. Contexte

Les conférences Frognet visent à organiser les échanges au sein de la communauté des personnes pratiquant l'analyse de réseaux en français. En 2024 s'est tenue la troisième édition de cet événement, accueillie par l'école de Sciences Po Bordeaux du mercredi 29 au vendredi 31 mai. Elle a rassemblé 24 communications sur des thèmes variés, et inscrites dans diverses disciplines. La journée du jeudi 30 mai a été ponctuée par un discours de Michel Grossetti, intitulé « Comment j'ai découvert l'analyse des réseaux et pourquoi j'ai trouvé ça *cool* ».

Participant à la conférence, Manon Pradère (alors ingénieure d'étude CDD à l'UMR Innovation, INRAE), a pris l'initiative de retranscrire la présentation de Michel Grossetti. Le texte reproduit le style oral de l'intervenant, qui a validé cette retranscription. Le diaporama présenté à cette occasion par Michel Grossetti se déroule au fil du texte, comme il a défilé pour le public lors de la keynote.

2. Retranscription illustrée



**Comment j'ai découvert l'analyse des réseaux
sociaux et pourquoi j'ai trouvé ça *COOL***



Michel Grossetti
FROGNET 2024

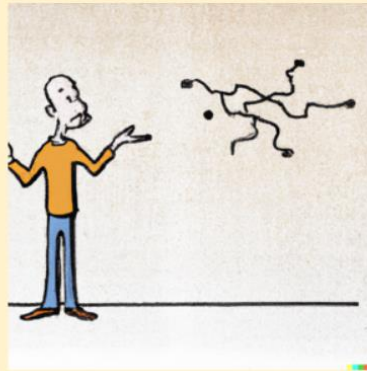
Michel Grossetti : Je n'aurais jamais cru qu'on arriverait à réunir des gens travaillant sur les réseaux dans des amphithéâtres ordinaires. Je partageais avec Claire [Bidart], qui est en haut de l'amphi, l'idée qu'il fallait les amener dans une île : il faut qu'ils ne puissent pas ressortir, de préférence près d'une plage... [rires] Et donc pendant des années, on a fait des écoles thématiques dans des îles. Claire voulait absolument que ce soit des îles et pas autre chose. Et donc quand Guillaume et Julien ont proposé de nous réunir dans des amphithéâtres ordinaires, et des lieux académiques classiques, je me suis dit « il n'y aura pas grand monde ». Et en fait il y a de plus en plus de monde, et de plus en plus de travaux vraiment pointus, donc c'est une communauté qui vit sa vie. Alors, comme Jean-Philippe l'a dit, bientôt

¹ LISST (Laboratoire Interdisciplinaire Solidarités, Sociétés, Territoires), CNRS, Université de Toulouse

² INNOVATION, Univ Montpellier, CIRAD, INRAE, Institut Agro, Montpellier, France

je vais partir à la retraite, donc je me suis dit que j'allais témoigner de ce qu'a pu être le passé des analystes de réseau français. J'ai intitulé ma communication « Comment j'ai découvert l'analyse des réseaux »... alors ça ne veut pas dire que je l'ai inventée, ça veut dire que j'ai découvert que ça existait... et puis pourquoi j'ai trouvé ça *cool*. Alors vous remarquerez que j'ai utilisé le mot *cool*, qui correspond à ma génération [rires] : j'assume tout à fait cet aspect-là. Je n'ai pas dit *stylé* ou des termes qui conviendraient mieux peut-être pour les générations actuelles. Donc il y aura deux parties : une partie de retour sur ma propre trajectoire, mais je vais m'en tenir à la façon dont j'ai finalement découvert ce que c'était que les travaux sur les réseaux et de comment j'ai décidé d'y consacrer du temps ; et puis « pourquoi j'ai trouvé ça *cool* » là c'est au fond « qu'est-ce que je pense qu'on peut faire avec ça », ou du moins ce qu'il me semble intéressant de faire.

1. Comment j'ai découvert l'analyse des réseaux et m'y suis engagé (contribution à l'histoire des sciences ...)



Michel Grossetti : Donc d'abord comment j'ai découvert l'analyse des réseaux : c'est une contribution à l'histoire des sciences, voir à l'histoire de l'humanité je ne sais pas. [rires] Bon, peut-être pas quand même. Mais c'est un témoignage disons.

Comment j'ai découvert l'analyse des réseaux - 1

1975-1981 : études de maths, découverte de Marx, Trotsky, Kosik, Weber ...

1979 : inscription parallèle en sociologie

1982-1985 : thèse de sociologie sur les parcours et les modes de vie des enseignants français en coopération. Influences principales : Bourdieu, Bertaux (les parcours de vie) ...

1987 : recrutement au CNRS sur un projet portant sur les systèmes économiques locaux avec un centrage sur les trajectoires des personnes qui y travaillent.

1987-1995 : Recherches sur les marchés locaux du travail, les parcours de vie des ingénieurs, l'histoire des institutions scientifiques, l'histoire économique ...

Circa 1989 : découverte des analyses de réseaux sociaux à travers un ouvrage de Ulf Hannerz (un anthropologue suédois)

Note de synthèse pour les collègues du Cers. Réaction : aucun intérêt (« juste une méthode »).

1992 : lecture approfondie de Simmel (formes sociales)

1992 : mise en place d'un enseignement de master (DEA) avec l'aide d'Anne Lovell



Michel Grossetti : Beaucoup de gens le savent, mais les plus jeunes évidemment l'ignorent et c'est tant mieux pour eux : j'ai fait des études de mathématiques avant de me mettre à la sociologie. Pendant que je faisais ces études, je lisais beaucoup d'auteurs comme Marx, Trotsky, toute une littérature plutôt à gauche quoi. Et donc ça m'a donné envie de compléter mes études de mathématiques par quelque chose de plus proche de la philosophie et des sciences sociales. En fait je voulais faire de la philosophie, mais j'avais un copain qui s'inscrivait en sociologie, et donc comme j'aimais bien ce copain je lui ai dit « oh bah je viens avec toi ». Donc je suis allé m'inscrire. J'étais étudiant de math à l'université Paul Sabatier à Toulouse, et j'ai franchi la Garonne pour aller de l'autre côté, à l'université qui s'appelait à l'époque Toulouse Le Mirail, mais elle a changé de nom maintenant. Et donc j'ai commencé à faire en parallèle ces études de math et de sociologie, et puis j'ai fini par avoir ce qu'on appellerait maintenant des masters, un dans chaque discipline. J'ai pas choisi de faire une thèse en math. On ne me l'a pas proposé de façon très insistante. Il y a quand même un prof qui m'a proposé de faire une thèse de math mais, honnêtement, je ne pense pas que j'aurais été très loin dans cette direction même si bon, ça aurait été envisageable. Je me suis lancé dans une thèse de sociologie sur les parcours et les modes de vie des enseignants français en coopération. Alors pourquoi j'avais choisi ce sujet : et bien je partais enseigner les maths en coopération donc je me suis dit « c'est un sujet comme un autre, je vais bien trouver des choses à raconter sur ces expatriés dans l'ancienne zone coloniale de la France ». Et donc dans cette thèse, qui a été soutenue en 1985, ce qui me rajeunit pas [rires], il y avait des influences très fortes, celle de Bourdieu en particulier, donc une vision un peu structuraliste ou structurale de la société française et de la société en général, mais qui était compensée par un appui assez fort sur Daniel Bertaux. Alors ça ne parle peut-être pas à grand monde ici, mais c'est un des chercheurs en France qui a initié les études des histoires de vies et des parcours de vie, et donc ma thèse avait une dimension processuelle des parcours de vie qui était très importante.

Bon, pendant 2-3 ans j'ai été précaire comme on dit ! J'ai fait des vacances, des trucs et des machins. Finalement, l'université Paul Sabatier m'a recruté comme ingénieur statisticien, donc personne n'est parfait, il faut bien gagner sa vie, alors j'ai fait un peu ça. Mais j'ai quand même tenté de rentrer au CNRS en sociologie, alors j'ai fait un peu ça, et finalement à la troisième tentative... et la dernière d'ailleurs, alors que j'y croyais plus du tout... le CNRS a bien voulu de moi. Il y avait deux postes au concours, l'autre c'est Serge Paugam qui l'a eu. Donc je me suis retrouvé sociologue au CNRS. J'avais un projet qui était sur les systèmes économiques locaux vus sous l'angle des trajectoires des personnes qui y travaillent. Et « pourquoi les systèmes économiques locaux » et bien parce qu'à Toulouse il y avait plein de réflexions à l'époque sur l'innovation, sur ce qu'on appellerait maintenant les clusters, nous on

appelait ça les technopoles... Enfin il y avait plein de trucs autours de ça, et mon idée c'était de faire la sociologie de ça en partant des parcours des personnes plutôt que des organisations.

Donc j'ai commencé à faire des recherches sur tout un tas de sujets : marché du travail, le parcours de vie des ingénieurs, etc. Et puis, assez vite, je me suis rendu compte qu'un des points importants c'était les relations qu'il y avait entre ces gens. Alors, j'ai commencé à explorer la littérature pour essayer de comprendre comment on pouvait rendre compte des relations entre ces personnes. Je ne sais pas qui m'a conseillé ce livre, une personne que je ne remerciais jamais assez, mais quelqu'un au labo m'a conseillé de lire le livre de Ulf Hannerz. Je crois que Claire a eu la même expérience, on en a parlé une fois. En fait, je pense que c'est le premier livre qui a présenté en français (enfin la traduction de ce livre en français) les analyses de réseau à un public francophone. Le livre est pas terrible [rires], c'est un livre d'anthropologie urbaine, bon, qui n'est pas sans intérêt, mais enfin... mais il y a la moitié du livre qui est un cours sur les réseaux sociaux quoi. C'est Barnes, Bott, les frères Mayer etc. etc., donc c'est une histoire des idées de l'anthropologie britannique, de ceux qui ont mis au point, au fond, toutes les notions qu'on utilise dans l'analyse des réseaux. J'étais tellement enthousiaste que j'ai fait une note de synthèse pour les collègues du CERS, le Centre d'Etude et de Recherche Sociologique, et les collègues m'ont dit « non mais ça n'a aucun intérêt ton truc, c'est juste une méthode, ça ne sert à rien ». Bon, donc ça m'a un peu refroidi. Mais j'ai quand même insisté sur les réseaux. J'ai quand même ajouté dans cette chronologie une période où j'ai lu de façon un peu approfondie Simmel. Alors, comme tous les sociologues, je connaissais un peu tout de même, mais j'avais jamais creusé ça, et ça m'a quand même pas mal influencé. Il y avait comme une petite voix avec l'accent allemand qui a commencé à me dire « il faut s'intéresser aux formes sociales z'est important » [rires]. Bon, on n'a pas d'enregistrements de la voix de Simmel alors vous ne pouvez pas contredire mon imitation ! En tout cas, en 1992, je m'en rappelle très bien, j'ai proposé qu'on mette en place un enseignement sur les réseaux sociaux dans ce qu'on appelait à l'époque le DEA de sociologie. J'ai eu la chance qu'à l'époque soit recrutée à Toulouse une collègue américaine qui s'appelle Anne Lovell, et qui avait fait sa thèse sur les réseaux des personnes sans-abris et handicapées mentales à New-York, et donc qui connaissait bien la littérature. C'est elle qui a attiré mon attention sur un certain nombre d'auteurs, et quand vous faites un cours vous faites des efforts pour lire la littérature, donc je me suis formé comme ça. D'ailleurs elle m'avait parlé du livre de Claude Fischler « To dwell among friends », en m'expliquant que c'était pas terrible comme livre mais que peut être ça m'intéresserait [rires], bon et c'est devenu une inspiration très forte.

Comment j'ai découvert l'analyse des réseaux - 2

1989-1990 : intégration de « questions relationnelles » dans une recherche collective sur les ingénieurs, techniciens et cadres de l'agglomération de Toulouse

Science, industrie, territoire (PUM, 1995) présente une synthèse avec un chapitre consacré aux réseaux (mais pas de « véritable » analyse de réseaux).

1995-1996 : recherches consacrées aux usages d'Internet avec quelques réseaux personnels (article de *Flux* en 1996). Enquête sur 500 étudiants avec le générateur de Wellman (non publié).

1997 : HDR consacrée à la place de l'imprévisibilité dans les processus sociaux → *Sociologie de l'imprévisible* (PUF, 2004). Le livre intègre les notions de réseau, d'encastrement, de découplage, etc.

1997-2001 : recentrage sur les réseaux : lecture de *Identity and Control* et invitation de White en 2000, Sunbelts à partir de 1998, enquête de type chaînes relationnelles sur les relations science-industrie (avec Marie-Pierre Bès) et enquête sur les réseaux personnels reprenant le protocole de Fischer.



Michel Grossetti : Pour finir sur cet aspect autobiographique : j'ai commencé, tout en enseignant l'analyse des réseaux, à intégrer des questions relationnelles dans des enquêtes de type biographique ou

de parcours de vie. Et finalement, dans le livre qui résume un peu mes premières années de recherche, « Science, Industrie et Territoire », il y a un chapitre sur les réseaux. Mais il n'y a pas de véritable analyse de réseaux au sens où il y aurait des générateurs de noms, des graphes et toute cette sorte de choses. J'ai commencé ensuite des recherches qui sont peu connues où j'ai mis des graphes là, cette fois-ci : une enquête sur les usages d'internet en 96, une étude aussi sur les réseaux des étudiants... J'ai toujours ces données d'ailleurs, il faudrait faire une comparaison dans le temps. Et puis j'ai soutenu une Habilitation à Diriger des Recherches orientée plutôt vers une analyse des processus mais dans laquelle j'ai intégré progressivement beaucoup plus la dimension des réseaux. Le livre qui a fini par sortir à partir de ce travail d'Habilitation à Diriger des Recherches, qui s'appelle « Sociologie de l'imprévisible », intègre complètement les réseaux, l'encastrement, le découplage, etc. J'avais lu Harrison White entre l'HDR et disons la publication du livre. J'ai beaucoup lu Harrison White parce qu'Alain Degenne m'avait expliqué qu'il fallait absolument que je lise ça, et que ma façon de penser ressemblait à celle d'Harrison, dans son esprit à lui en tout cas. Je me suis mis à lire donc son travail. Bon, c'est une occasion de dire qu'il a disparu récemment, et que c'est une sorte de géant de l'analyse des réseaux sociaux. Un hommage lui sera rendu lors de la Sunbelt d'Edimbourg, avec un certain nombre de grands noms qu'il a formé, ou en tout cas avec lesquels il a travaillé, voilà. Et donc il y a 25 ans à peu près, un peu plus, je me suis lancé dans des enquêtes de type réseau. Une enquête très classique qui reprenait le protocole de Fischer, donc une enquête de réseaux personnels, et puis une enquête plus originale avec Marie-Pierre Bès... là aussi une personne à laquelle je pense souvent et qui a disparu aussi... et qui portait sur les relations entre sciences et industrie, et qui a inauguré cette idée des narrations quantifiées et des chaînes relationnelles, voilà. C'est tout pour l'aspect autobiographique, je vais m'arrêter là, après bon l'histoire vous la connaissez pour certains d'entre vous.

2. Pourquoi j'ai trouvé ça COOL



Michel Grossetti : Pourquoi j'ai trouvé ça cool ? [rires]

Parce que ça permet de rencontrer (et de travailler avec) des personnes **COOL**



Michel Grossetti : Et bien parce que ça permet de rencontrer et de travailler avec des personnes *cool* ! [rires] Bon alors je vais pas... certains se reconnaîtront bien sûr. C'est pas juste pour vous faire plaisir [rires], mais dans ce domaine de l'analyse des réseaux sociaux, il y a peut-être une ambiance sociale qui est assez agréable et qu'on ne trouve pas forcément dans tous les domaines. J'ai fréquenté les congrès de sociologie par exemple, soit de l'association française soit de l'association internationale, et je trouve qu'il y a, chez les analyses des réseaux, une capacité à ce que l'ambivalence des relations penche quand même du côté de la bienveillance plutôt que du côté de la critique et de l'agressivité.

Parce que c'est nécessaire pour les sciences sociales

1. On trouve des réseaux partout, ce qui permet d'aborder à peu près tous les thèmes des sciences sociales.
2. Les recherches réalisées dans divers pays sont très convergentes malgré des différences liées aux contextes socio-historiques, ce qui permet de faire des comparaisons internationales.
3. L'analyse des réseaux sociaux attire l'attention sur le niveau dyadique de structuration du monde social, trop négligé par les sciences sociales jusque là, mais pas toujours très bien théorisé par les analystes de réseaux non plus ...

Michel Grossetti : Mais plus fondamentalement, c'est *cool* l'analyse des réseaux, c'est stylé, c'est bien, parce que c'est nécessaire d'en faire dans les sciences sociales. Je pense que les sciences sociales doivent intégrer de plus en plus ces analyses de relations et de réseaux. Les réseaux on en trouve partout. C'est quelque chose d'assez agréable quand on est dans ce domaine, c'est que quel que soit le thème ou le terrain, à partir du moment où on se donne les moyens de les chercher, on va trouver des relations et des

réseaux. C'est rare, au fond, qu'il n'y ait pas quelque part de la multiplicité, de l'encastrement, du découplage, etc. On a aussi quelque chose d'assez particulier : c'est une convergence assez forte des résultats entre les enquêtes et les recherches qui sont effectuées dans différents pays, ce qui fait qu'on a une forme de cumulativité, ce qui est au fond assez rare, enfin en tout cas pas aussi affirmé, dans d'autres domaines des sciences sociales. C'est quelque chose de tout à fait intéressant, notamment pour les comparaisons internationales. Et puis, je pense que l'analyse des réseaux, elle attire l'attention sur une dimension importante du monde social, qui est ce qu'on peut appeler la dimension dyadique, c'est-à-dire quand deux entités sont en relation, en particulier deux personnes.

Parce que l'on peut intégrer le niveau dyadique dans une ontologie générale robuste

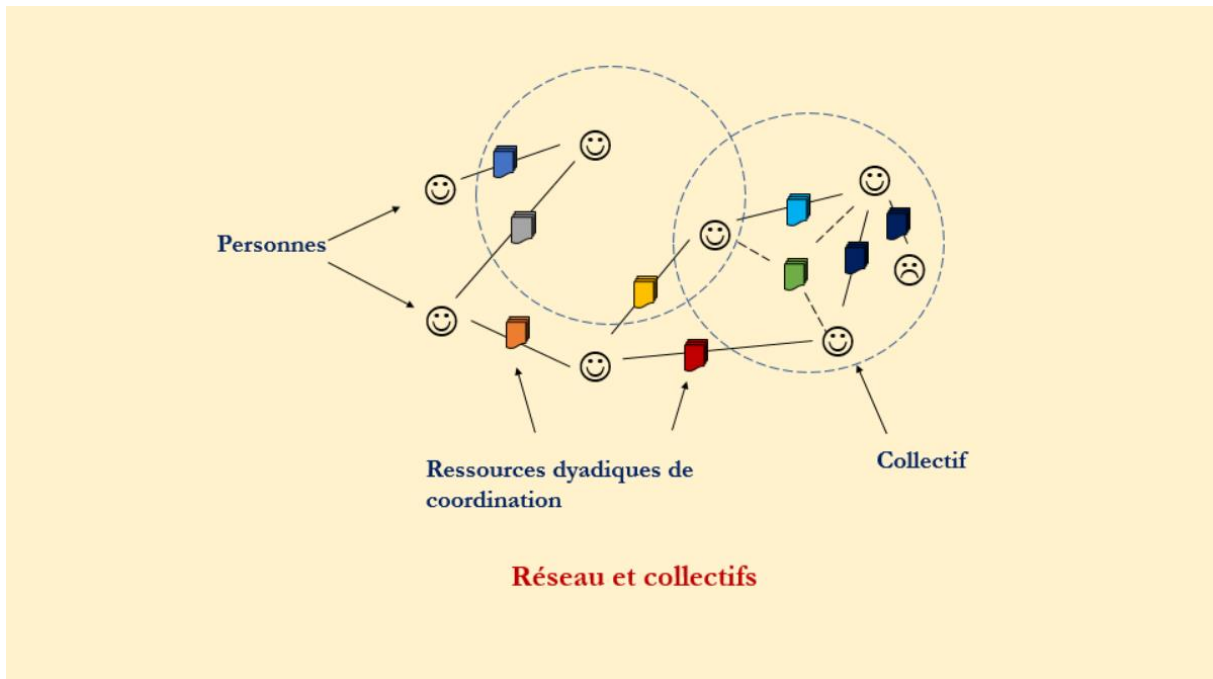
1. Le niveau dyadique est spécifique : il existe dans toutes les langues que je connais (ce qui ne fait pas beaucoup, d'accord) des mots pour décrire des rôles relationnels (ami, collègue, voisin, etc.), même si leur signification varie considérablement selon les contextes socio-historiques. Les personnes peuvent en général inventorier plus ou moins les relations **dyadiques** dans lesquelles elles sont engagées. Ce n'est pas le cas pour les collectifs de 3 et plus si l'on en fixe la taille.
2. Les relations sont une réalité éémique, le réseau une construction analytique.
3. Les relations sont des entités plus ou moins durables qui émergent des interactions (qui sont des processus).
4. Si l'on définit les collectifs comme des ensembles de personnes partageant des ressources, qui peuvent être **analytiques** (définis de l'extérieur) ou **explicites** (revendiqués par leurs membres), alors les relations interpersonnelles sont des **collectifs dyadiques explicites** et les réseaux personnels des agrégats de collectifs dyadiques explicites.

Michel Grossetti : Alors, le niveau dyadique il est intéressant parce qu'on tourne autour de ça depuis qu'on travaille sur les réseaux, depuis qu'on a commencé ces journées, et on voit bien que, Claire a dit « les gens ne voient pas leurs réseaux » et elle a parfaitement raison. Même si les outils actuels donnent des perspectives sur le réseau, avec Facebook etc., on a quand même des représentations, les gens ne voient pas le réseau que nous on construit, ça c'est sûr. Par contre ils perçoivent les relations. Donc les relations c'est quelque chose d'éémique, c'est-à-dire qui est perçu par les personnes, plus ou moins, avec des variations selon le niveau social, selon tout un tas d'éléments de contexte. Mais les relations dyadiques, les gens les perçoivent. Ils ne perçoivent pas systématiquement les groupes de trois ou les groupes de quatre, ils perçoivent des groupes quoi, ou des collectifs mais... voilà. Donc le niveau dyadique il a cette particularité d'être à l'articulation entre la dimension éémique des relations, et la construction analytique que sont les réseaux, et je pense que c'est une spécificité qui mérite qu'on la mette plus en avant. Ce que ne font pas toujours les analystes des réseaux, qui passent leur temps à regarder des matrices, à faire des graphes, mais ne se posent pas... et j'étais très intéressé par ce qu'a dit Enzo [Villalta] là-dessus... ne se posent pas assez la question de qu'est-ce qu'il y a à l'intérieur des relations.

Alors pour moi les relations ce sont des entités. Je sais bien qu'on peut dire aussi que ce sont des processus. C'est les deux à la fois probablement. Mais en fait on voit souvent les relations... et si on les met dans des graphes c'est qu'au fond on les perçoit comme des entités, c'est-à-dire quelque chose qui dure au-delà des interactions qui les ont générées. Alors c'est assez compliqué parce qu'elles durent comment ? Elles durent dans les esprits ? Elles durent dans les objets, aussi, partagés ? Bref, il y a là un champ de réflexions qui n'est pas assez exploré sur le contenu même, au fond, des relations.

Le point 4 [sur la diapositive ci-dessus] est le moment où ça devient très difficile, très pénible et très abstrait donc je ne suis pas sûr que ça va vous aider à vous réveiller mais enfin bon. Dans un travail

récent sur les catégories d'analyse en sciences sociales, j'ai défini les collectifs comme des ensembles de personnes qui partagent des ressources. Donc en gros c'est un analogue des groupes, des organisations, des classes sociales, bref, une sorte de concept, de catégorie générique. Les collectifs peuvent être analytiques s'ils sont définis de l'extérieur, ou explicites s'ils sont revendiqués par leurs membres. Tout ça est absolument banal, toute la sociologie raconte ça avec d'autres mots. Et donc finalement, si on raisonne comme ça, les relations interpersonnelles sont des collectifs dyadiques explicites, voilà. Ne partez pas, ça va devenir plus sérieux après. [rires] Et donc les réseaux personnels, des agrégats de collectifs dyadiques explicites. Bon, on n'est pas obligés d'utiliser ces termes compliqués, mais c'est entre nous, et entre théoriciens de ces questions-là. Alors c'est peut-être plus simple avec un graphe.



Michel Grossetti : J'ai complexifié par rapport au graphe que je montre d'habitude : d'habitude il n'y a qu'un collectif là j'en ai mis deux, donc c'est quand même un gros effort de représentation [rires], et puis on m'a fait remarquer que je mettais toujours, à la place des personnes, des smileys qui souriaient, alors j'en ai mis un qui rigole pas du tout [rires], histoire qu'on dise « bon il y a de l'ambivalence » sinon il y a des gens qui sont pas contents. J'ai mis des couleurs différentes sur les petits dossiers qui figurent sur les relations pour expliquer, pour figurer le fait que chaque relation est différente d'une autre. Ce qui me relie à Quentin n'est pas la même chose que ce qui relie Quentin à Jean-Philippe, etc. Il y a quelque chose de spécifique à chaque relation, ce qui n'empêche pas bien évidemment des ressources de circuler dans les réseaux, c'est bien évidemment ça qui nous intéresse, mais ça veut dire que chaque relation a, au fond, une spécificité. Donc voilà, une représentation très très simplifiée du monde social évidemment, mais qui donne une idée de ce que j'entends par collectif et par relation, par réseau.

Parce que l'analyse des réseaux sociaux est une sphère d'activité

L'ensemble des activités impliquant un ensemble donné de ressources est une **sphère d'activité**.

Comme les collectifs, les sphères d'activité peuvent être **analytiques** ou **explicites**, institutionnalisées. Elles regroupent de nombreuses ressources spécialisées. D'autres sont seulement analytiques.

Les sphères d'activités peuvent être plus ou moins vastes selon l'**aire de pertinence** des ressources qui les définissent. Elles peuvent inclure des sphères plus étroites

Exemples :

L'analyse des réseaux sociaux est une sphère d'activité

L'INSNA est un collectif. FROGNET est un collectif.

Michel Grossetti : J'ai rajouté cette diapositive pour ajouter un concept que j'utilise beaucoup qui est celui de sphère d'activité. C'est un analogue... autant le collectif c'est un analogue de groupe, d'organisation, etc. ... sphère d'activité c'est un analogue de champ ou de monde social. C'est un ensemble d'activités qui partagent des ressources. Alors, la distinction entre les deux est un petit peu subtil, j'ai passé la moitié d'un chapitre à l'expliquer dans le bouquin *Matière sociale*, mais je pense que c'est utile. Bon, parfois c'est pas la peine de s'énerver à distinguer beaucoup, mais c'est souvent utile de faire la distinction. Bon par exemple, on le voit assez bien : pour moi l'analyse des réseaux sociaux c'est une sphère d'activité. À partir du moment où un étudiant commence à utiliser un logiciel qui fait des graphes, à lire un bouquin sur les réseaux, on pourrait dire qu'il s'inscrit dans cette sphère d'activité. Par contre, contrairement à ce que son nom indique, *l'International Network for Social Network Analysis* n'est pas un *network* mais c'est un collectif, enfin ce n'est pas seulement un réseau mais c'est un collectif. Et Frognet, en tout cas pour les moments où on se retrouve, puisqu'on n'a pas de droit d'inscription entre deux réunions, c'est un collectif temporaire disons, lorsqu'on se retrouve, il faut quand même être inscrit pour venir ici. Donc c'est un collectif explicite temporaire.

Parce que cela permet d'étudier des systèmes locaux de collectifs

Michel Grossetti, Christophe Beslay et Denis Salles, 1999, "Aperçu sur les nouvelles formes de l'action publique locale à travers l'exemple des politiques de reconversion industrielle", *Annales de la Recherche Urbaine*, n°80-81, pp.109-120.

Liens (ou absence de lien) entre organisations : coexistence sans interaction ; hostilité / compétition ; concertation (échange d'informations) ; coordination (accord sur une division du travail) ; coopération finalisée (création d'une structure commune).

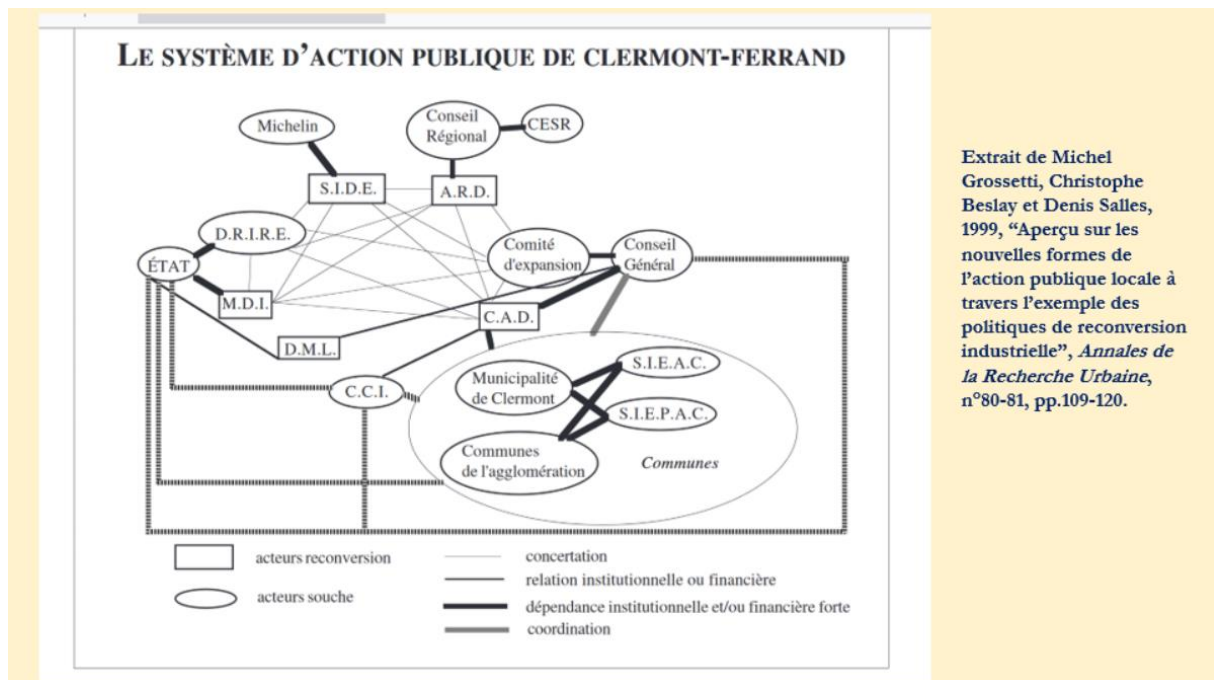
Relations d'encastrement : relations entre personnes membres des organisations. Peuvent exister dans tous les cas.

Relations entre organisations en tant que collectifs explicites (qu'acteurs collectifs) : contrat, accord formel, convention, etc.

Michel Grossetti : Voilà. Alors j'ai rajouté ces diapositives, après il y a trois diapos là. Je surveille l'heure pour rassurer Quentin. J'ai rajouté des diapositives par rapport à ce que j'avais prévu, parce que ce matin j'étais dans une excellente session où plusieurs exposés étaient consacrés à des systèmes d'action locaux, des systèmes d'action publics ou des systèmes économiques locaux, et c'est un sujet que j'ai beaucoup traité dans le passé, et qui pose le problème des relations entre organisations, que je n'ai pas encore abordé là parce que je suis passé au niveau des personnes pour l'essentiel. Donc je me suis dit que j'allais rechercher des vieilles choses, ça peut peut-être les aider, je ne suis pas sûr, mais voilà il y a quelques diapositives là-dessus.

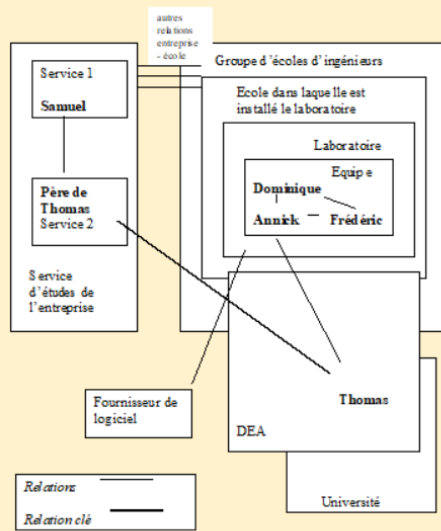
Il y a une période où je me suis intéressé à l'action publique et aux systèmes de relations qui existaient entre des administrations publiques, des organismes qui émanent de ces administrations, des associations, des entreprises enfin bref, des organisations qui sont engagées sur un même sujet sur un même territoire, voilà. Et donc à l'époque, on avait avec mes camarades Christophe Beslay... pareil, Christophe c'est quelqu'un à qui je pense beaucoup vu qu'il n'est plus là non plus. Ça c'est le problème de vieillir [rires], enfin peu importe... et Denis Salles, qui lui est en pleine forme, on a fait plusieurs publications. J'en ai mis une là qui est la plus courte et qui résume bien ce qu'on a fait. On avait essayé de distinguer, de définir les types de relations entre organisations. Je m'étais aperçu d'ailleurs, après coup, qu'on retrouvait des choses qu'avait écrit, de façon beaucoup plus longue et élaborée, Friedberg, en sociologie des organisations. En gros on distinguait le cas où il y avait des organisations sur un même territoire, qui s'intéressent par exemple au redéveloppement économique, des choses comme ça, et qui coexistent sans interactions, parfois même dans une situation d'hostilité. Donc il peut y avoir les deux cas : « on se parle pas parce qu'on se connaît pas », et « on se parle pas parce qu'on s'entend pas quoi, on est concurrents ». Mais on voyait aussi de la concertation, c'est-à-dire de l'échange d'informations plus ou moins systématisé, de la coordination, où là il y avait un accord sur une division du travail « ce projet je peux t'aider, celui-là c'est pour une autre structure », ou encore ce qu'on a appelé une coopération finalisée, c'est-à-dire on crée une structure commune pour faire une chose qui est particulière et qu'on met en commun. Donc c'est une force du lien pour des relations entre organisations si on veut. Et si on utilise ce genre de critères, on peut dessiner, comme ça, des systèmes d'action locaux. Je rajoute un type de relation qui est la relation d'encastrement, qui est un peu différente et qui peut exister dans tous les cas de figure, qui est le cas où il y a des liens entre les personnes des organisations, mais ça n'implique pas que les organisations, enfin que les collectifs explicites soient engagés, en tant qu'acteurs collectifs quoi. Je vais... on va expliquer un peu mieux. Parce que oui, troisième point, il me semble qu'on peut parler de relation entre des acteurs collectifs, donc entre des organisations, que s'il y a un accord formel explicite entre elles, sinon c'est un lien d'encastrement. Vous voyez ce que je veux

dire ? Si deux entreprises, par exemple, ont des liens parce que deux gens se connaissent d'une à l'autre, et bien ça n'engage pas les autres membres de l'entreprise. Ou en tout cas, pour que ça engage les entreprises, il va falloir que ces personnes s'activent.



Michel Grossetti : C'est un dessin qui a été entièrement fait à la main, alors je vous demande la plus grande indulgence et en même temps le respect du travail des artisans [rires], ils ne savaient pas à l'époque, ça doit être daté de 1999, utiliser trop les outils de représentation des graphes, donc c'est fait entièrement à la main. Ça, c'est le système d'action publique de Clermont-Ferrand en 1995-1996, parce que c'est paru en 1999 mais l'enquête est un peu plus ancienne. Bon, c'est assez classique, il y a des organisations, elles ont des liens des différentes sortes que j'ai expliqué. Ça permet d'avoir une forme de graphe de réseau. Là, on a pas trop mis les liens d'hostilité, il y en a mais on s'est retrouvés confrontés à des problèmes classiques de représentation, mais on les a explicités dans le texte lui-même. Bon, je ne vais pas rentrer dans les détails, mais vous pouvez voir que je peux faire des réseaux complets, ça ne m'arrive pas souvent mais bon.

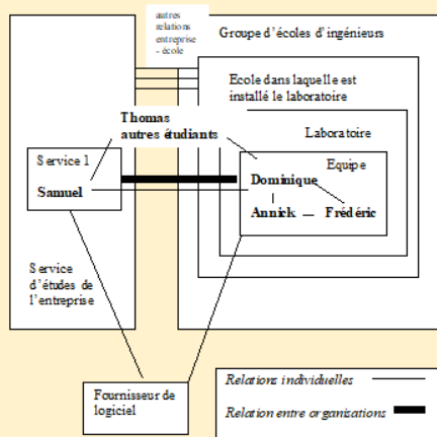
Exemple de passage d'une relation d'encastrement à une relation formelle entre organisations



Enquête Grossetti-Bès 2001, cas n°1, situation d'origine.

Michel Grossetti : Alors, un autre exemple que j'ai déjà pris 10 000 fois, alors toutes mes excuses à ceux qui ont déjà vu ces graphes un grand nombre de fois. Sur les relations d'encastrement : un exemple de passage d'une relation d'encastrement à une relation formelle entre organisations. Donc c'est un cas qu'on avait traité avec Marie-Pierre Bès, d'une collaboration entre un laboratoire de recherche sur l'électricité de puissance qui est à droite, où il y a une école d'ingénieur etc., et puis à gauche une entreprise qui fabrique des avions dans le Sud-Ouest. Et donc le point de départ... C'est une collaboration qui a duré plus de 15 ans, qui a enchaîné plusieurs thèses financées en CIFRE, et qui a abouti à quelque chose d'important dans les processus de fabrication d'un gros avion. Voilà. Je dirai pas lequel. [rires] A l'origine de cette collaboration, il y a une chaîne relationnelle. Vous la voyez : Annick, qui est professeur dans un master, on appelait ça un DEA à l'époque, un étudiant, Thomas, qui lui-même est en contact avec son père qui travaille dans l'entreprise, qui lui-même est en contact avec le responsable d'un service.

Exemple de passage d'une relation d'encastrement à une relation formelle entre organisations (suite)



Enquête Grossetti-Bès 2001, cas n°1, situation deux ans après le début.

Figure 6. Configuration (simplifiée) des acteurs et des relations deux ans après le début de la thèse de Thomas

Michel Grossetti : Finalement c'est sur la base de cette chaîne relationnelle que le responsable de service Samuel va rentrer en contact avec l'équipe du laboratoire et passer un contrat qui là va impliquer les services juridiques du côté du CNRS et du côté de l'entreprise, et qui va donc devenir un engagement formel des organisations, qui va durer bien au-delà de la thèse du jeune Thomas. Il y aura d'autres étudiants derrière. Et donc la relation entre les organisations se découple, relativement à la chaîne relationnelle qui lui a donné naissance. Donc on avait au départ, au fond, un lien d'encastrement, et ça devient une relation entre organisations.

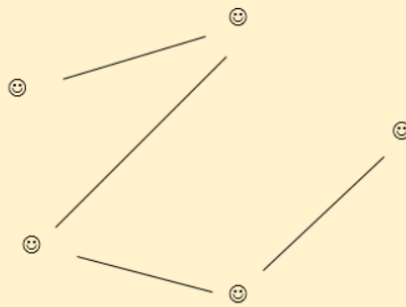
**Parce que les réseaux permettent de comprendre
l'émergence des collectifs et des sphères d'activité**

**(exemple de scénario stylisé à partir du modèle de Nicholas
Mullins sur les spécialités scientifiques et d'Howard Becker
sur les mondes de l'art)**



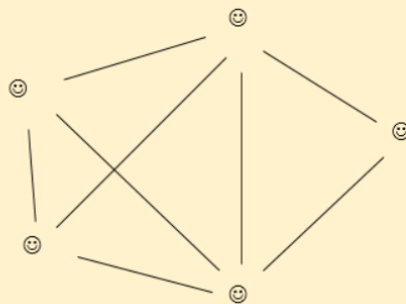
Michel Grossetti : Bon allez vite fait je vous fais, avant de finir, un scénario que j'aime bien, parmi bien d'autres qu'on peut décrire mais on n'a pas le temps, d'émergence de collectifs ou de sphères d'activité à partir de réseaux. C'est une stylisation... voyez je peux utiliser des termes *stylés* comme stylisation [rires]... à partir d'une étude de Nicholas Mullins sur l'émergence de spécialités scientifiques et le fameux livre d'Howard Becker, connu des sociologues, peut-être moins des autres collègues, sur les mondes de l'art, qui présentent au fond le même scénario, quand on les décrypte un petit peu. Il y a des étapes antérieures, mais disons qu'il y a un moment donné où il y a un certain nombre de gens qui sont en réseau.

étape 1 (réseau)



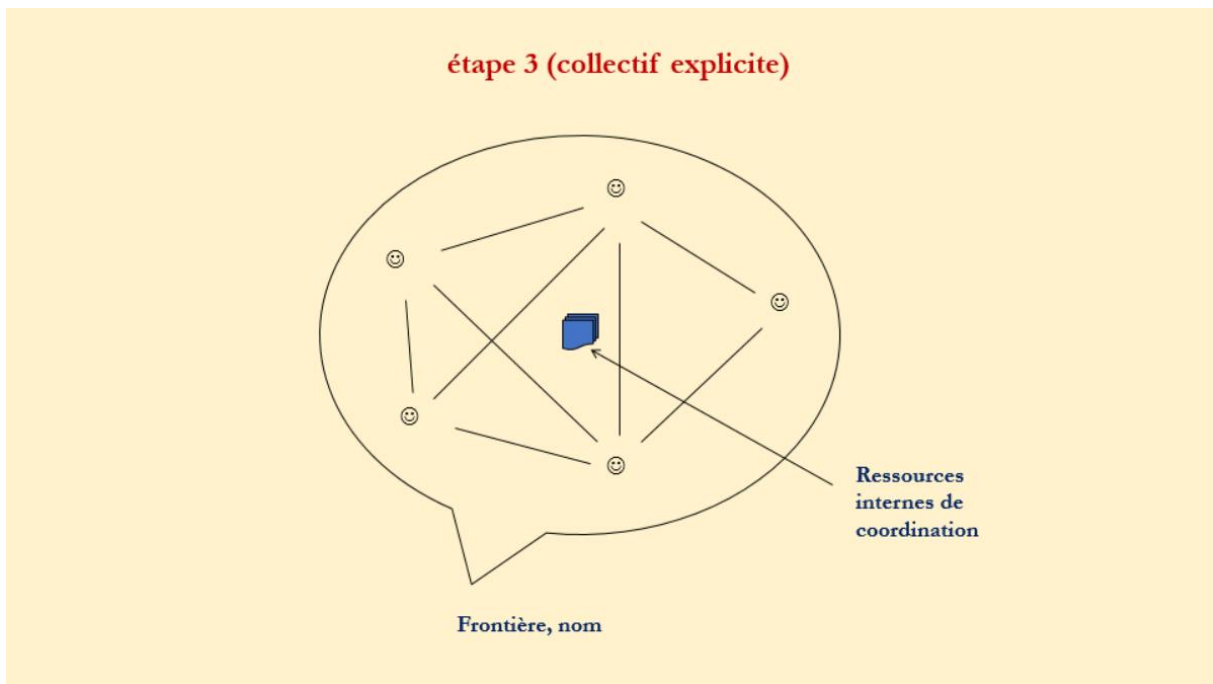
Michel Grossetti : Ils sont en réseau et en même temps ils s'intéressent à une même chose, c'est-à-dire soit une pratique artistique, qui se ressemble en tout cas, soit un même objet de recherche, et là aussi qui se ressemble suffisamment pour que ça nous intéresse. C'est des graphiques très simplifiés. Au début, donc, ils discutent deux à deux. Ou ils ne discutent pas d'ailleurs, il peut y avoir des gens qui ne sont pas connectés aux autres. Mais, à un moment donné, petit à petit, le réseau se densifie.

étape 2 (densification)

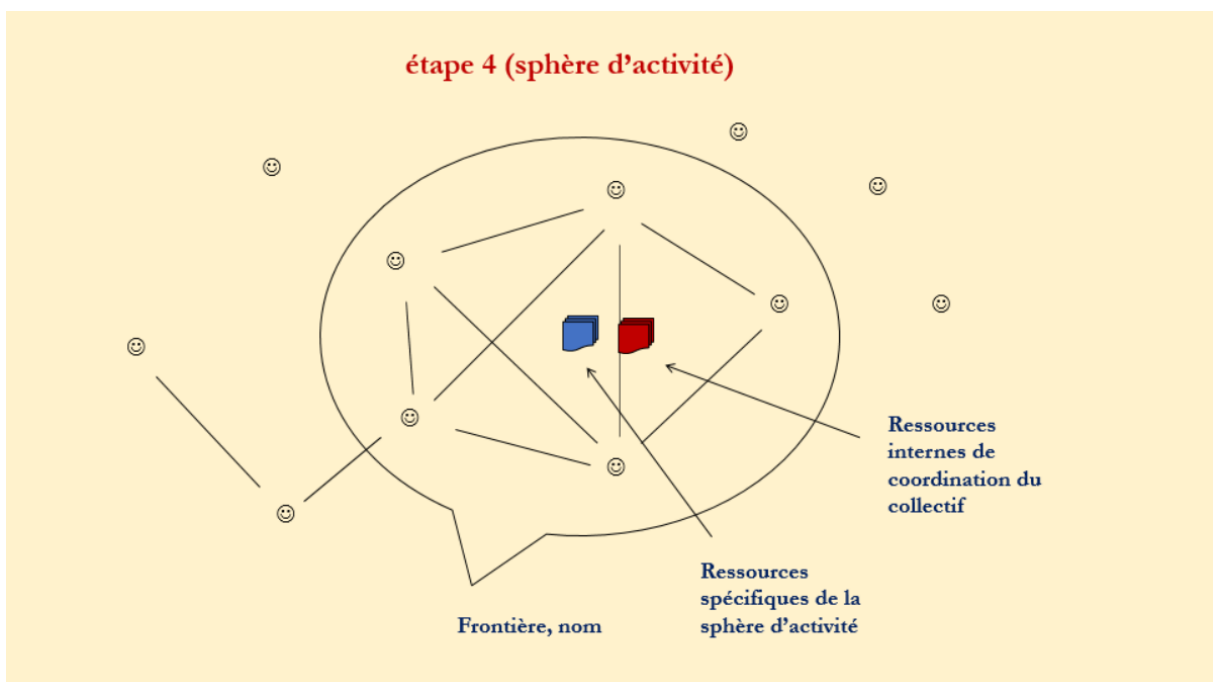


Michel Grossetti : Et donc quand le réseau se densifie, au bout d'un moment, il arrive en général que les gens commencent à percevoir, même de façon un peu confuse, un ensemble dont ils sont membres en quelque sorte. À ce moment-là, il faut qu'il y ait des entrepreneurs de collectifs, des gens qui prennent des initiatives, comme Guillaume [Favre] et Julien [Brailly] pour Frognet, qui disent « bon bah écoutez on va se réunir, on peut discuter puisqu'on travaille tous un peu sur la même chose ». Et donc ça c'est pour les scientifiques mais c'est un peu la même chose pour les artistes, qui lors d'un salon, lors d'une occasion quelconque, commencent à discuter entre eux. Il y avait récemment un documentaire sur les

impressionnistes sur Arte, et donc on voyait très bien comment ce n'était pas des peintres isolés. Ils étaient en réseau, et puis à un moment donné ils se sont mis à discuter entre eux d'une stratégie commune aussi. Pour faire reconnaître leur travail. Et donc c'est l'émergence de quelque chose qui dépasse le réseau et qui est un collectif.



Michel Grossetti : Un collectif qui devient explicite, c'est-à-dire qui se donne les moyens de communication internes, qui se donne des règles, qui se donne un nom, qui définit des frontières... Enfin tout ça ne se fait pas d'un coup, c'est progressif, c'est l'émergence. Mais à un moment donné, ce collectif fonctionne un peu comme un acteur collectif. Et puis dans les deux cas de Mullins et de Becker, quand on va encore plus loin, le collectif initial créant les conditions de sa pérennité, de la pérennité de son activité, peut devenir une sphère d'activité.



Michel Grossetti : C'est-à-dire que des gens de l'extérieur qui ne sont connectés au collectif en aucune façon peuvent être intéressés par l'activité qui y est pratiquée, et donc soit rentrer en relation avec certains membres du collectif, soit simplement se connecter avec les ressources qui sont spécifiques de cette sphère d'activité.



Michel Grossetti : Je vous remercie beaucoup pour votre attention.

[Applaudissements]

Jean-Philippe Berrou : Merci beaucoup Michel pour cette rétrospective tout à fait stimulante sur ton parcours et ton usage de l'analyse des réseaux. On a quinze minutes, Quentin [Chapus] m'a confié le micro, si vous avez des questions.

Fabien Éloire : Merci beaucoup Michel pour ta présentation. Une question un peu générale mais... dans tous les graphes que tu nous as présentés, c'est vrai qu'il y avait un petit smiley qui n'est pas content, mais sinon c'est tous des petits smileys qui sourient. Par contre, est-ce qu'on pourrait imaginer des smileys jaunes, des smileys bleus, des smileys plus gros que d'autre etc., et du coup ma question c'est plus : comment tu fais intervenir les caractéristiques sociales, sociologiques, classiques ou mêmes un peu plus originales, dans tes travaux ?

Michel Grossetti : Oui oui, les smileys c'est parce que je suis fainéant alors j'ai juste fait des copier-coller du même smiley. Puis récemment quelqu'un m'a fait la remarque « ils rigolent tous » alors j'ai dit « ah oui non je vais quand même » ... mais j'ai eu la flemme de diversifier plus que de juste en rajouter un qui n'est pas content. Mais, évidemment, les personnes ne sont pas toujours d'une humeur positive et d'une bienveillance totale vis-à-vis des autres. Bon après, ces personnes ont des caractéristiques sociales : ce sont des jeunes, des vieux, des hommes, des femmes, ou toute autre définition du genre, des gens de niveaux d'études variés... Tout ça on le retrouve évidemment dans la façon dont ils sont présents dans les réseaux, dans la façon dont leur entourage relationnel se structure... Bon tu le sais très bien, tu me fais un, comment on dit au tennis, tu me renvoie la balle pour que l'adversaire brille en faisant un smash, donc merci beaucoup [rires]. Mais oui évidemment ce sont des acteurs sociaux avec toutes leurs caractéristiques. Voilà, je ne sais pas si ta question impliquait autre chose ?

Fabien Éloire : Non, c'était juste voilà, si tu avais repéré des choses différentes grâce à l'analyse de réseaux à travers... [brouhaha]

Michel Grossetti : Sur les réseaux personnels, je crois qu'on... Tout ce que j'ai pu comprendre, on l'a fait avec Claire [Bidart] et Alain Degenne. Ça continue un petit peu d'ailleurs. Mais moi je ne suis pas allé beaucoup plus loin que ce qu'on a fait ensemble. On s'est aperçus avec Claire qu'on avait fait des enquêtes complètement différentes avec des méthodes complètement différentes qui retrouvaient exactement les mêmes tendances et les mêmes résultats. Une chose que j'ai compris, mais pas grâce à mes travaux mais grâce aux siens, c'est la dynamique des réseaux et le renouvellement des liens dans les réseaux personnels. Dans les chaînes relationnelles, là, on voit des différences. Elle en a parlé aussi un petit peu, mais la capacité des personnes à activer des relations pour accéder à des ressources évidemment va varier en fonction et de la relation et des conditions dans lesquelles elle se trouve. Les chaînes relationnelles sont sûrement quelque chose qui n'est pas assez utilisé pour montrer les différenciations sociales. Et d'ailleurs, Granovetter a la même idée parce que, dans la réédition de son livre *Getting a Job*, il insiste beaucoup sur le fait que tout le monde n'est pas dans la même situation face à l'activation de chaînes relationnelles. Et évidemment dans les réseaux complets, mais là tu es un plus grand spécialiste que moi, on voit très bien que la position dans la structure du réseau correspond aussi à des situations sociales différentes et à des capacités d'action différentes. Donc les réseaux c'est bien de la sociologie [rires], des sciences sociales en tout cas.

Jean-Philippe Berrou : Puisque j'ai le micro je m'autorise une question, qui est très située du coup puisque c'est du point de vue de l'économiste, enfin socio-économiste que je suis, mais venant d'une formation d'économiste. Tu as travaillé et travailles toujours sur des objets économiques : le marché du travail, l'emploi, les organisations économiques, l'industrie. Ma première question... du coup j'en aurai une deuxième qui est liée à la question de Fabien là qui m'y conduit... Voilà c'était juste la place que les économistes avaient tenu dans ta trajectoire, lesquels, des écoles de pensée, est-ce qu'il y en a ? On sait qu'il y a des discussions en ce moment entre la sociologie des réseaux, l'école de la régulation, d'autres écoles en économie plutôt hétérodoxes... Et du coup la question de Fabien me fait penser à une question plus analytique pour le coup : c'est la place du pouvoir, de l'influence dans tes travaux, pour comprendre justement les sphères d'activités.

Michel Grossetti : Non mais tu as raison, en revoyant mes diapositives tout à l'heure je me suis dit « mince, il faudrait quand même que je parle un peu des économistes ». [rires] Parce qu'effectivement, quand j'ai travaillé sur les systèmes économiques locaux je l'ai fait en collaboration aussi avec des gens du LEREPS aussi. Je pense qu'il y a des collègues du LEREPS ici aujourd'hui ? Ah oui ! Il y avait Jean-Pierre Gilly aussi à l'époque. Marie-Pierre Bès vient de là, elle a fait une transition de l'économie à la sociologie. D'ailleurs, je me rappelle très bien que c'est Alain Rallet, qui est un économiste, qui m'a signalé l'article de Granovetter sur l'encastrement. Je connaissais Granovetter par la force des liens, j'avais pas vu passer l'article sur l'encastrement. Bon alors c'est ma faute, j'avais pas bien fait ma revue de littérature, mais il m'a dit « ce type il décrit exactement la même chose que toi », mais il l'a fait avant bien sûr, donc les économistes ont eu beaucoup d'influence sur les objets d'étude, sur un certain nombre de façons d'aborder les problèmes... Après, dans les courants hétérodoxes, que je connais assez bien finalement avec le temps, j'ai piqué un peu partout. Peut-être plus, ce dont je me sens le plus proche c'est peut-être l'école de la régulation, mais là où j'ai piqué le plus c'est l'économie de l'innovation, les notions d'irréversibilité, de dépendance du sentier, que les sociologues ignoraient à l'époque totalement, et qui permettent de comprendre les dynamiques. Là je dois dire que « Les figures de l'irréversibilité en économie » était un de mes livres importants, donc tu as raison, il faut combler ça [le manque d'économistes dans la présentation]. J'ai beaucoup pris chez les économistes, et chez les géographes aussi, et aussi chez les historiens. Pour que tout le monde... [rires] non mais c'est vrai. Ah et ta deuxième question c'était sur le pouvoir. Sur le système de l'action publique, ça c'est vraiment une analyse du pouvoir local, bon, qui reprend des thématiques d'ailleurs que traitaient beaucoup les sociologues. Après sur les autres sujets c'est pas le point que j'ai le plus travaillé, et je me le suis reproché d'ailleurs, de pas avoir assez insisté sur ces aspects-là. Bon, on peut pas tout faire. Mais c'est faisable !

Éric Widmer : Merci Michel, je me demandais si tu pouvais revenir sur cette question des entrepreneurs de collectifs, et cette création de sphère d'activité du point de vue institutionnel. Est-ce que vraiment la densification des réseaux est un facteur nécessaire, ou même suffisant ? Est-ce que la taille de la communauté est plus importante ? Qu'est-ce qu'on fait de la centralité d'intermédiation, éventuellement, de ces entrepreneurs de collectifs, de leurs liens institutionnels ? Est-ce que tu pourrais nous en dire un peu plus sur les mécanismes réseaux de cette construction ?

Michel Grossetti : Je pense que la densification ça favorise la prise d'initiative par les entrepreneurs de collectifs. D'abord ça favorise le fait que les personnes impliquées perçoivent, même de façon confuse, qu'ils ont des intérêts communs avec d'autres personnes. Et après effectivement, on a pas une base de données avec mille exemples de création de... il faudrait d'ailleurs, il faudrait le faire, si on mettait en commun tout un tas de travaux... de création de collectifs et de sphères d'activité. On pourrait de façon plus systématique répondre à tes questions. Intuitivement, je dirais que la densification crée des conditions favorables mais qui ne sont pas suffisantes. Les entrepreneurs de collectifs, c'est plus facile s'ils ont une certaine centralité. C'est un livre de Becker, bon ça reste très qualitatif et ça ne rentre pas trop dans les analyses de réseaux, même si le réseau est présent, contrairement à ce que croient beaucoup de gens, chez Howard Becker... Mais chez Mullins l'article sur l'émergence des spécialités, il y a deux articles d'ailleurs, il y a du graphe, et on voit bien que les entrepreneurs de collectifs sont des gens assez centraux. Centraux en l'occurrence, comme c'est des petits collectifs, en terme à la fois de degré et d'intermédiation, les deux se recouvrent. On peut imaginer que sur des cas de collectifs plus large, l'intermédiation serait plus importante. Je ne sais pas, mais c'est une hypothèse.

Timothée Chabot : Je vais rebondir très facilement sur la question d'Éric. En te demandant si tu peux parler un petit peu, et s'il y a eu des enquêtes, sur la dissolution et la disparition des collectifs. C'est-à-dire qu'on réfléchit beaucoup à l'encastrement à la montée de niveau etc., dans une théorie un peu bourdieusienne c'est, je sais pas, une tendance de plus en plus forte des sociétés de se différencier, mais il se trouve que parfois ça part dans l'autre sens. Est-ce que tu as des choses à nous dire là-dessus ?

Michel Grossetti : Oui, alors je montre un scénario qui est celui de la densification du réseau, mais il y a un autre scénario qui est la fragmentation des collectifs, et où là j'ai repris l'analyse de Andrew Abbott sur l'histoire de la sociologie américaine, qui montre que cette communauté, ce collectif, se divise autour d'un principe de différenciation entre des gens plutôt orientés vers les méthodes qualitatives et d'autres plutôt vers les méthodes quantitatives, à un point tel que finalement une des parties peut l'emporter et presque éradiquer l'autre dans certaines configurations. Il a proposé même un scénario fractal dans lequel le même principe revient dans les sous-communautés pour re-diviser une autre fois, et ainsi de suite. Donc en fait, Abbott ne le sait pas parce qu'il n'a pas fait de sociologie des sciences, mais c'est un scénario qui est très classique en sociologie des sciences. C'est le « branching », c'est-à-dire le fait qu'une communauté scientifique se divise entre gens soit parce qu'ils ne sont pas d'accord, soit parce que méthodologiquement, dans la définition de leurs objets, ils ont divergé tellement qu'ils ne discutent plus trop entre eux. De même qu'il y a des entrepreneurs de collectifs... d'ailleurs souvent des entrepreneurs de collectifs d'un certain niveau peuvent être des entrepreneurs de destruction de collectifs, qui seraient des collectifs plus larges et alternatifs au collectif qu'ils veulent faire exister. Donc il y a des entrepreneurs dans les deux sens, et parfois c'est un peu les mêmes quoi.

Grégori Ackerman : Michel, je voulais un peu poursuivre cette réflexion aussi sur les collectifs. Moi je me rappelle de discussions avec toi où à force de faire ces études sur les créations d'entreprises et de regarder un petit peu leur niveau d'encastrement, leurs dynamiques d'émergence comme ça, en fait on arrivait à trouver ce chiffre autour de 50% [de taux d'encastrement], avec des collectifs qui restaient finalement semi-encastrés. Est-ce que tu as poursuivi cette idée finalement de ces collectifs qui ne sont pas complètement émergés, ou pas complètement découplés, et qui finalement poursuivent une vie avec un encastrement à la fois inter-organisationnel, inter-individuel ?

Michel Grossetti : Oui. Non les 50% c'était en gros le... C'est pas tout à fait juste en fait, mais c'était l'idée que dans beaucoup d'activités, comme le marché du travail, on va atteindre ce genre d'étiage, comme une sorte de situation moyenne, même si en réalité c'est un peu plus compliqué que ça quoi.

Mais bon. Ce qui est certain, c'est que c'est rare qu'il y ait zéro encastrément d'un collectif relativement aux réseaux de ses membres, ou d'une sphère d'activité (le marché du travail c'est une sphère d'activité) relativement au réseau. Il y a des cas où il y a un découplage radical. Bon je sais pas, si on prend une communauté de moines par exemple, elle est découplée de toutes les relations qu'il peut y avoir avec l'extérieur, mais ça implique des dispositifs sociaux très contraignants. Un concours de la fonction publique, lorsqu'il est réalisé dans les conditions les plus radicales, a un effet de découplage aussi, parce qu'il a pour objectif d'empêcher les relations extérieures de perturber, enfin d'influer sur le résultat du concours. Donc c'est typiquement un cas d'accès à l'emploi qui théoriquement, théoriquement [rires], en réalité on sait que c'est plus complexe, ne fait pas intervenir des effets d'encastrément. Mais, on voit que pour découpler il faut mettre des dispositifs, enfin ça demande des choses très contraignantes. Assez spontanément, les acteurs sociaux jouent sur les effets d'encastrément, et c'est ce qui rend tout à fait intéressantes les analyses de réseaux sociaux, entre autres.

Claire Bidart : Je vois Michel que tu as laissé tomber la notion de cercle social...

Michel Grossetti : Eh oui [rigole]

Claire Bidart : ... qu'on a partagé dans l'ouvrage, mais qui vient ...

Michel Grossetti : J'ai laissé tomber le terme hein !

Claire Bidart : Oui oui mais justement, alors je me demandais si ce qu'on appelait ensemble le cercle social, ce serait aujourd'hui quelque chose qui se situerait entre l'encastrément et le collectif. C'est-à-dire qu'il y a des gens qui sont dedans et des gens qui sont dehors, mais il y a cette idée de ressort commun, à la Célestin Bouglé. Enfin voilà, est-ce que tu les placerais là maintenant ?

Michel Grossetti : S'il y a un ressort commun c'est plutôt un collectif je dirais, mais... Chez Simmel... et je pense que c'était un peu vrai pour nous aussi, enfin nous c'était plutôt des collectifs quand même mais... c'est un peu des sphères d'activité aussi. De toute façon, les sociologues ne différencient pas toujours les deux, certains voient des champs partout d'autres des groupes partout, bon, bah il m'a semblé à un moment donné que c'était utile de différencier, c'est pour ça que j'ai changé le vocabulaire, mais ça reste parfaitement compatible avec ce qu'on avait fait, c'est une tentative pour préciser un tout petit peu plus les formes sociales qui sont en jeu.

Quentin Chapus : Merci, et bah je pense qu'on peut t'applaudir !

[Applaudissements]